



WIKO-THÉLÈME
CHARLES MALAMOUD

Charles Malamoud, né en 1929, a fait ses études supérieures à Paris, dans ce qui était encore la Sorbonne unique : lettres classiques (littérature française, latin, grec), linguistique, russe. C'est également à la Sorbonne et à l'École pratique des hautes études qu'il s'est formé au sanscrit et à la civilisation indienne, sous la direction de Louis Renou. Il a été assistant de sanscrit et philologie classique à l'Université de Lyon (1957–1962), maître de conférences de sanscrit et civilisation indienne à l'Université de Strasbourg (1962–1972), puis directeur d'études pour les religions de l'Inde à l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses (1972–1999). Membre, depuis sa fondation par Louis Dumont, Madeleine Biardeau et Daniel Thorner, du Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud, il a fait de nombreux séjours en Inde, notamment à Poona, où il a bénéficié de l'enseignement de savants traditionnels (pandits). Il s'est spécialisé dans la partie la plus ancienne de la littérature sanscrite, le vaste corpus du Veda. Ses écrits portent principalement sur la doctrine védique du rituel. – Adresse: Directeur d'études honoraire, Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud, UMR 8564, CNRS / EHESS, 190-198 avenue de France, 75013 Paris, France. E-mail : charles.malamoud@orange.fr.

Printemps 2016 à Grunewald, lumineux ; les tilleuls embaument. Je suis au Wiko, pour un séjour de dix semaines, avec un programme de travail à la fois ample et précis, dont je m'apercevrai vite qu'il est irréaliste, pour cette raison d'abord que je dois m'acquitter de tâches encombrantes et urgentes : finir des articles que j'espérais, à tort, pouvoir expédier avant de quitter Paris. Ce n'est que dans la deuxième partie de mon séjour que je pourrai

me remettre au chantier, entrepris depuis longtemps et plusieurs fois interrompu, du rituel védique des « briques d'eau ».

Le Wiko ne m'est pas inconnu : j'y étais venu en avril 2010, invité par Sunil Khilnani pour un colloque qu'il y avait organisé sur l'idée de « politique » dans la pensée de l'Inde. Et tant de mes amis et collègues avaient été « fellows » et m'avaient parlé de leur séjour à Grunewald en des termes qui m'ont donné le désir de pénétrer à mon tour dans ce paradis studieux: Sarah et Guy Stroumsa, David Shulman, Sanjay Subrahmanian et, bien sûr, Alain Supiot.

Je sais bien que c'est au prestige et la force de persuasion d'Alain Supiot, qui a recommandé ma candidature, que je dois d'être admis parmi les « fellows » de cette année. Car il se trouve que j'ai quatre-vingt-six ans. So what ? Eh bien, je découvre, dès mon arrivée, que ma surdité s'est aggravée au cours de ces derniers mois, et que l'anglais, langue dans laquelle pourtant j'ai enseigné, pour de brèves périodes, il est vrai, aux  tats-Unis, en Grande-Bretagne et en Inde, ne m'est compréhensible désormais que si on s'adresse à moi directement : une grande partie de ce qui se dit dans les conférences publiques et dans le brouhaha du restaurant m'échappe. Et comme je suis le plus vieux, tous mes compagnons me paraissent jeunes, appartenir à un monde qui déjà n'est plus le mien, dont je ne connais pas bien les usages, ni les techniques, ni le folklore. En outre, je suis le seul indianiste du groupe et mes compagnons, arrivés bien avant moi, sont pour la plupart insérés dans des équipes qui se sont constituées autour de Schwerpunkte auxquels je ne peux me rattacher. En revanche, ce qui intéresse plusieurs de mes interlocuteurs, qui me questionnent, c'est le fait que je sois n  à Chisinau/Kichinev, dans cette Bessarabie/Moldavie dont l'histoire politique a été si tourmentée et dont les composantes culturelles sont si complexes. Je suis amené ainsi à convoquer des souvenirs fuyants, et le Berlin que je découvre, au cours de longues promenades solitaires, c'est la ville que Karl Schl gel (dont j'apprends qu'il est un ancien du Wiko) a définie comme l'Ostbahnhof de l'Europe. Mais il y a eu aussi les déambulations au bord de la Spr e et des canaux, les merveilleuses soirées à la Philharmonique et à la Deutsche Oper, et l'exposition du Siècle d'or espagnol à la Gemäldegalerie, et les randonnées vagabondes dans la forêt de Grunewald. Mon séjour au Wiko a été aussi l'occasion de reprendre contact avec des amis de longue date, en visite pour quelques jours, Baber Johansen et Maria Pia Di Bella, puis Sunil Khilnani et Katherine Boo, et, bonne surprise à la veille de mon départ, Carlo Ginzburg. De mon côté je suis all  à Leipzig pour retrouver mon ancien étudiant Eli Franco, maintenant professeur à l'Université de Leipzig où il dirige l'Institut für Indologie und Zentralasienwissenschaften.

Et le travail? Les articles (brefs, pour la plupart) que j'ai terminés pendant mon séjour au Wiko sont : 1) « The negation of violence in Vedic sacrifice », à paraître dans un volume sur la « non violence » dirigé par Sudhir Chandra, Oxford University Press, India ; 2) « Mots, nostalgies, textures », dans les actes du colloque « Penser à partir de l'Inde » (Paris, novembre 2014), à paraître, sous la direction de Laetitia Zecchini, dans la revue *Littératures* ; 3) « Le reste de la parole et l'ombre de l'amour », actes du colloque « Langues imaginaires et imaginaire de la langue », Genève, décembre 2008 (!), à paraître aux éditions du Seuil, sous la direction d'Olivier Pot; 4) « La grâce et le gratuit dans la pensée de l'Inde ancienne », pour un volume de mélanges offert à Baldine Saint-Girons. D'autre part j'ai remanié et amplifié, en vue d'un recueil à paraître aux éditions du Seuil, ma contribution à un colloque sur « le travail dans l'antiquité » (Paris, avril 2009, sous la direction de John Scheid) : « labeur sacrificiel et fabrication poétique, deux aspects du travail dans l'Inde védique ».

Quant à la recherche à laquelle j'étais censé consacrer l'essentiel de mes efforts et de mon temps au Wiko, je l'ai avancée quelque peu en travaillant à ma traduction de la portion du *Taittiriya-Aranyaka*, livre I, qui porte sur les « briques saisonnières » : dans l'édification de cet étrange autel qui consiste en une sorte de fosse, les éléments de construction, les « briques », sont en fait des quantités d'eau qui ne gardent leur individualité que tant qu'elles sont contenues dans le récipient qui sert à les verser ; chacune d'elles est néanmoins caractérisée par les strophes que l'on doit réciter au moment où on la verse. Certaines de ces « briques » sont censées représenter les saisons. La mise en place de chacune des « briques saisonnières » est donc accompagnée de la récitation de strophes qui décrivent la saison en question. Une analogie explicative est énoncée, non pas entre le temps qui passe et l'eau qui coule, mais entre le rapport du tout aux parties que l'on constate dans l'eau et celui qui vaut pour le temps : dans l'un et l'autre cas, les parties proviennent de la fragmentation d'un tout qui leur préexiste, mais d'un autre côté, le tout est fait de la conjonction de parties (TA I 1, 3 ; 2, 3–8). Le tout dont les saisons sont des parties constitutives, c'est l'année. Je tente d'interpréter les rituels des « briques d'eau » comme une forme de « déréalisation » du rite : l'eau est certes une matière, tout comme l'argile ; mais dans le cas de l'eau, il faut le secours de l'imagination et du langage pour y distinguer des éléments contigus dont chacun est individualisé par la « signification » qui lui est attribuée : va-et-vient entre le « compact » et le « discret », pour reprendre la terminologie du linguiste Antoine Culioli. Je me propose aussi de mettre en rapport la démarche mentale qui permet la notion de « briques d'eau » à celle que l'on voit à l'œuvre

dans le rituel des « oblations de vent » (vatahoma) décrit en Satapathabrahmana IX 4, 2, 5 : l'officiant « prend » des poignées d'air en divers points du terrain sacrificiel et fait le geste de les « verser » dans le feu, comme il le ferait d'une offrande de matière solide ou liquide.

Quelques mots, pour finir, sur le souvenir que je garderai de ces semaines passées au Wiko : avant tout la Bibliothèque, ce monde magique où les vœux, à peine formulés, se réalisent, et le sentiment de légèreté et de toute-puissance en même temps que l'on éprouve à circuler à toute heure du jour et surtout de la nuit devant ces rayonnages chargés d'encyclopédies et d'œuvres complètes. Abbaye de Thélème, utopie imaginée par Rabelais : des esprits choisis sont réunis en un lieu où, libres de tout souci, de toute contrainte, ils passent leur temps à cultiver les arts et les lettres ; ils font ce qu'ils veulent, et les choses sont ainsi faites qu'ils ne veulent que le bien.